



ÉCRITS MARIVERAINS 2007



VILLE DE
SAINTÉ-MARIE

LOISIRS,
CULTURE ET VIE
COMMUNAUTAIRE

les journées de la culture

A large, stylized red letter 'e' that forms a spiral shape, positioned to the right of the text 'les journées de la culture'.

L'ŒUVRE DE LA PAGE COUVERTURE S'INTITULE *JEUX LIBRES*,
PASTEL SEC SUR BOIS, 32 CM X 50 CM, RÉALISÉ PAR MARYLÈNE
FAUCHER, POUR LEQUEL ELLE A REMPORTÉ LE PRIX « BEST
ABSTRACT » À LA « ART GALLERY OF HAMILTON »,
LE 16 NOVEMBRE 2006, LORS DE L'EXPOSITION COLLECTIVE
PURELY PASTEL.

ISBN 978-2-9806885-8-4

TABLE DES MATIÈRES

DÉBUT D'UNE CARRIÈRE PROFESSIONNELLE (JEAN-MARC LABBÉ)	4
LA PORTE SE REFERME (DENISE RIENDEAU)	8
LE RÊVE DE GÉRARD (LYNDA CLOUTIER)	12
SALUT JEFF ! (FRANCE GIGUÈRE)	15
L'ARBRE DE NOËL (GISÈLE ALLEN)	18
LE BON THYM DE L'ÉTÉ (MICHEL JACQUES)	20
SANTÉ, PROSPÉRITÉ ET BONHEUR... (COLETTE MARCOUX)	22
PEINTURE DE MA VIE (YOLANDE ST-HILAIRE)	27
TA FOI T'A SAUVÉ ! (RENÉE GUAY)	31
UN AN DÉJÀ... (MADELEINE DROUIN)	35

SECTION JEUNESSE

BELLE-MÈRE (ISABELLE COUTURE)	38
MOI, MOI ET MOI SEULE (CAMILLE THÉRIAULT-MAROIS)	40
ATTENTION, TRAVERSE DE VACHES ! (AMÉLIE RHÉAUME)	42
LA LÉGENDE DU CHEVAL NOIR (RAPHAËL GRENIER)	44
LA TRAGÉDIE DE LA CHAPELLE CLICHE (ÉDOUARD VACHON)	46
PERDUS (ROXANNE D'AMOURS)	48
FRANSESCO ET ALEXIO, INONDATION À SAINTE-MARIE (MÉLINA GUAY)	51
LA MADONE (REBECCA VACHON)	53
FRAYEUR DANS LA NOIRCEUR (ARIANE LAROSE)	57

DÉBUT D'UNE CARRIÈRE PROFESSIONNELLE

C'était le 20 juillet 1970. Je m'étais levé vers 4 heures, j'avais avalé un café et deux rôties et, après avoir placé mes bagages dans le coffre de ma Falcon décapotable 1964, j'avais quitté Charlesbourg en direction de Rimouski. Quelques jours auparavant, j'avais accepté une offre d'emploi au département du marketing de Québec-Téléphone et je circulais depuis une vingtaine de minutes à folle vitesse sur l'autoroute 20, en direction Est. À vingt-trois ans, j'entamais une nouvelle étape de ma vie.

Le soleil commençait à peine à se lever lorsque j'aperçus au loin l'affiche du ministère des Transports qui annonçait la fin temporaire de la voie rapide. J'ai dû réduire ma vitesse et bifurquer vers le centre-ville de Montmagny afin d'emprunter la route 132. Je savais que le reste du voyage serait long. À cause de la sinuosité du tracé, je devrais planifier à l'avance mes dépassements, faire preuve de beaucoup de patience lorsque je me retrouverais à l'arrière d'une longue file de voitures et, à chaque village, je devrais modérer pour respecter la limite de vitesse de 50 km/h. Qu'à cela ne tienne! Cela me donnait l'occasion de découvrir les paysages bucoliques de nouveaux coins de pays, paysages qui me deviendraient rapidement très familiers : Saint-Jean-Port-Joli avec ses nombreuses boutiques ornées de sculptures signées Bourgault, La Pocatière avec ses arrêts automatiques au Martinet, où l'on pouvait se délasser un peu et possiblement saluer une connaissance avant de poursuivre la route, Rivière-Ouelle avec son pont de fer arqué surplombant une rivière tortueuse, Kamouraska avec ses battures infinies et bientôt Rivière-du-Loup.

Mais, cette journée était spéciale. À mesure que j'avançais vers l'est, au rythme des arbres et des collines qui défilaient derrière moi, une foule de questionnements, de souvenirs et de préoccupations se bouscuaient dans mes pensées. Moi, qui avais été élevé dans le quartier pauvre de St-Malo, qui avais complété mon cours classique au Séminaire de Québec, qui avais obtenu un bac en administration à l'Université Laval, et tout cela sans jamais avoir à déménager, j'étais à un tournant de ma vie. J'entrais sur le marché du travail, dans une entreprise située à 300 km de chez moi.

Rendu à Rivière-du-Loup, à l'embranchement qui sépare les voyageurs allant vers la Gaspésie de ceux qui vont vers le Nouveau-Brunswick, je continuai à longer le fleuve vers Cacouna, Trois-Pistoles et Saint-Fabien. Cette séparation me fit un drôle d'effet. Dans le passé, lors de mes emplois d'été, je m'étais déjà rendu jusqu'à Rivière-du-Loup, mais je n'étais jamais allé si loin vers l'est. Un peu comme un astronaute qui se détache de l'attraction terrestre, je me sentais en véritable pays inconnu. Un sentiment d'insécurité me gagnait. Je me posais de nombreuses questions : « Dans quelle aventure m'étais-je embarqué? De quoi aurait l'air mon lieu de travail? Et mon confort : où allais-je me loger? Y avait-il des restaurants de qualité? Et la vie mondaine? Rimouski avait la réputation d'être une ville snob... Réussirais-je à m'y faire des amis? »

D'un autre côté, j'étais peiné de perdre la vie sociale de la vieille capitale: les spectacles au Grand Théâtre et au Palais Montcalm, les parties de hockey au Colisée où Guy Lafleur connaissait ses meilleurs moments avec les Remparts, les fins de semaine au chalet à l'île d'Orléans, les fêtes familiales. Désormais, de tels événements exigeraient un minimum de 7 heures pour le voyage aller-retour. Et ma blonde, hantée par la rumeur à l'effet qu'à Rimouski, en 1970, le ratio était de 4 filles pour un gars, avait dû se faire à l'idée qu'on ne se verrait que les fins de semaine. J'étais tellement tiraillé que je songeai à rebrousser chemin à quelques occasions.

Perdu dans mes pensées, j'arrivai à Bic où je découvris un tableau auquel je ne me serais jamais attendu. Alors que j'atteignais le sommet d'une côte, entre deux montagnes, j'aperçus soudain une multitude d'îles dispersées dans une baie recouverte d'une huile turquoise, reflet du ciel bleu qui surplombait le paysage, ce qui tranchait complètement avec ce que j'avais vu auparavant. La légende veut que lors de la création de l'univers, Dieu ait échappé au passage une pluie de collines qui se sont implantées à cet endroit le long du fleuve. À ma droite, je vis une affiche originale représentant un Indien en canot d'écorce surmontant le texte BIENVENUE à BIC.

Ralentissant ma course, dans le but de profiter pleinement de ce panorama, je contemplai le club de golf où des joueurs semblaient profiter pleinement de cette journée fraîche, mais ensoleillée. Bientôt une autre affiche de forme plus traditionnelle annonçait Rimouski.

Je poursuivis donc ma route avec une attitude plus positive et j'arrivai à la hauteur de l'Anse-au-Sable, où la route étroite devenait un boulevard à quatre voies. Je traversai un feu de signalisation, puis deux...ça commençait à ressembler à une ville importante. Rendu à l'endroit qui me paraissait le centre de la municipalité, je décidai de prendre quelques minutes de plus pour explorer mon futur lieu de résidence.

Je m'engageai donc sur la rue de la Cathédrale, qui divisait Rimouski en deux, et la remontai jusqu'à la hauteur du deuxième rang. De cet endroit, qui surplombait la mer, on pouvait avoir une vue d'ensemble de la ville. J'y distinguais, à travers les quartiers résidentiels, les différents édifices qui offraient les services les plus diversifiés au peuple rimouskois : la Cathédrale et l'Évêché, symboles de la tradition religieuse, l'hôpital, l'école polyvalente Paul-Hubert, le cégep et l'Université du Québec, signes d'une population en développement, le Colisée, endroit de rivalité entre les équipes régionales, le centre commercial *La grande place*, bâti sur pilotis, indice de vitalité économique. À l'ouest, serpentait jusqu'au fleuve une magnifique rivière bordée de nombreux espaces verts, tandis qu'à l'extrémité est on pouvait apercevoir le parc industriel qui s'étendait jusqu'à l'aéroport municipal. Enfin au centre, le carré de la rue Saint-Jean était occupé en grande partie par les édifices à plusieurs étages de la compagnie *Québec-Téléphone* fondée par Jules-A Brillant en 1927.

Je suis demeuré là un bon bout de temps à observer et à réfléchir. Malgré les problèmes occasionnés par le déménagement, la coupure avec ma famille et mes amis, je réalisais la chance qui s'offrait à moi de connaître un nouveau coin de pays, une nouvelle façon de vivre, loin des problèmes de circulation et de toute forme de pollution, tout en pouvant compter sur un emploi stable et prometteur, au sein d'une entreprise en pleine croissance. J'étais maintenant convaincu de mon choix. Rimouski, la métropole du Bas St-Laurent était un excellent endroit pour occuper un premier emploi, prendre beaucoup d'expérience et, qui sait, peut-être y passer toute ma carrière.

Jean-Marc Labbé

LA PORTE SE REFERME

La porte allait se refermer. Mon existence aussi. Ce serait la dernière fois qu'on la fermerait derrière moi cette grande porte sombre de bois verni. Tout comme la première fois, je la franchirais avec une impression de vide. Avec le sentiment profond de n'avoir rien devant. Trois années perdues, la chaîne rompue, il fallait maintenant en rétablir le fil. Accorder la gamme pour harmoniser la symphonie. Crever l'abcès, raccommoder les plaies, panser les blessures.

Y avait-il seulement quelque chose à retenir de ces années d'épouvante ? Ou valait-il mieux, au contraire, les oublier ? Faire abstraction...En aboutir juste l'amarre, supprimer les maillons brisés et continuer sans mémoire. Un chemin pour rien. Un chemin à l'envers, la sangle étranglant la blessure. Les larmes sur la peau de chagrin, faire peau neuve sans le chagrin.

Candidement, j'ai cru que toutes mes angoisses s'estomperaient comme par enchantement. J'avais encore la frousse, d'autres peurs. Concéder, me soumettre, m'offrir en victime à la déroute. Lutter, m'acharner, me battre, comment y arriverais-je ? Comment fallait-il être dehors, comment fallait-il vivre à l'extérieur ? Pour oublier, que devrais-je inventer ? Cacher, ne pas exhiber la petite fille au grand jour, la tuer ?

J'ai regardé Nicole, la suppliant de m'éclairer. Elle, qui savait toujours tout, ne savait pas, ne pouvait pas savoir. J'ai examiné la grande salle une dernière fois, je n'avais rien à emporter. J'étais nue, je n'avais plus rien, du moins rien qui ne puisse convenir. Tout était si inusité à l'intérieur. J'aurais voulu amener Nicole avec moi. À défaut, lui dire que je l'aimais. À tout le moins, lui assurer que je me souviendrais toujours d'elle. Je ne l'ai pas fait, je n'ai pas pu. Je partais, elle restait. Cela eut été inconvenant ou avais-je été trop lâche ?

Avais-je déjà choisi l'attitude de tout enterrer ? Les paroles ne venaient toujours pas jusqu'à mes lèvres. Il fallait au moins dire quelque chose. Quoi dire ? Et comment ?

- Nicole, je sors d'ici, je sors pour toujours de l'orphelinat.

-

Elle s'est mise à pleurer et m'a regardée longuement, puis a dit résignée :

- Tu es chanceuse, tu es bien chanceuse.

-

Je n'ai rien ajouté. J'étais chanceuse, j'étais bien chanceuse. Comment agir maintenant ? Je ne pouvais tout de même pas tuer la petite fille. Mais je ne savais toujours pas ce que je devais en faire. En créer une autre, l'inventer ? Nier le passé, l'enfouir, bâtir une fille nouvelle ? Mais aussi, trembler jour après jour, de peur qu'elle soit démasquée, qu'on découvre l'imposture.

Les idées affluaient, indéfinies, troubles et farfelues. « Ne jamais laisser deviner l'abandon ». Emprunter la tenue, l'élégance, l'esprit de la société honorable, celle qu'on estimait, celle qu'on adulait. Celle des bienfaitrices, de leurs rejetons exceptionnels, ceux qu'on louangeait, qu'on glorifiait, afin d'être accueillie et ne plus être rejetée. Fuir l'image projetée, emprunter celle convoitée, la faire mienne ; l'épouser comme une âme sœur, une peau restaurée. « Enfin, être aimée et désirée ». Effacer le remords, assujettir le rejet, briser l'isolement, me réadapter à la joie, avoir droit au bonheur. Vivre pour ne plus survivre ou peut-être réapprendre à survivre pour vivre autrement. Je ne savais plus.

Les solutions les plus biscornues se côtoyaient. Cette grande porte, tant de fois appréhendée, il me fallait encore la retraverser et emprunter à nouveau le grand escalier, gravi en hurlant jadis, pour ouvrir sur une vie normale. C'était là que tout se déciderait, entre l'ombre et la lumière. Ces marches, redescendues une à une, serviraient à camper la démarche qui guiderait toutes les autres à venir. Suffisait-il d'ouvrir une porte pour cicatriser le dommage ?

Je me conformerais ! Ma décision était prise, je me conformerais...Il n'était plus question de tergiverser longtemps sur cette décision. Il n'y avait plus de doute dans ma petite tête d'enfant que ce choix était le meilleur, le seul envisageable. « Il importe d'être aimée, d'être désirée. Mais alors, comment m'y prendre ? »

Je n'en avais pas la moindre idée...Par ailleurs, je savais qu'à partir de ce moment le compte à rebours commençait, qu'il fallait faire vite et me pencher sérieusement sur l'orientation à retenir.

Afficher une position définitive rapidement était une question de survie. Les alternatives s'avéraient si minces, elles oscillaient entre l'acceptation ou l'abandon, entre l'amour ou la haine. Je voulais vivre, je n'avais aucun désir de me retrouver sur la berge, abandonnée, balayée. Prendrais-je la voie de l'indifférence ? Sur quelles assises devais-je édifier ma future existence ? Je n'avais pas d'indice. Les statistiques venaient d'un monde qui ne m'était pas encore accessible.

Seules mes perceptions de petite fille me servaient de guide. Je ne connaissais pas les finances de l'amour. Mon talent à évaluer la mise de fonds était ténu. Ce que les grands attachaient aux valeurs, aux hypothèques, aux retards, aux intérêts composés, non acquittés, m'échappait. Je connaissais le chantage amoureux, ce serait ma subsistance. Mais l'endettement à long terme, les coûts afférents, étaient hors de ma compétence : j'avais douze ans et la vie s'était arrêtée bien avant.

Je n'étais pas armée. J'avais, pour tout bagage, la candeur mais aussi la détermination dangereuse d'être aimée, de disposer d'un espace vital bien à moi, petit, mais pour moi toute seule. Alors j'ai plongé, sans trop examiner les eaux qui m'accueillaient. Je me suis avant tout conformée, n'ayant aucune idée de la souffrance qu'il y aurait à ensevelir, jour après jour, et qu'il faudrait tôt ou tard déterrer. Nier l'orpheline, voiler l'orphelinat m'apparaissait comme la seule solution possible.

Et puis le temps aussi ferait son œuvre : l'abandon entretenant le doute, l'imbroglio nourrissant l'amertume, la démission amenant l'oubli, la poussière retomberait sur la mémoire endurcie.

Faudrait-il revenir à nouveau pour comprendre ? Remonter le grand escalier, en redescendre les marches une à une. Sans nier, sans cacher, sans honte, pardonner et ouvrir définitivement la porte une dernière fois ? Mais surtout, la laisser ouverte.

Permettre ainsi à la petite fille, à la grande fille, de s'envoler haut, toujours plus haut, de regarder ce coin de pays, la grande bâtisse qu'était l'orphelinat, de comprendre les êtres qui y ont vécu, de se poser tant sur la braise que sur les cendres, sans se blesser, sans remord, sans vengeance et sans amertume.

Mais ça c'était une autre histoire, l'histoire d'une vie qui s'annonçait finalement avec tous ses possibles...

Denise Riendeau

LE RÊVE DE GÉRARD

Gérard semblait dormir sur son canapé. Les yeux fermés, les bras croisés sur sa poitrine, une jambe repliée sur l'autre, il affichait l'air d'un homme heureux, comblé par la vie.

Louise passa deux ou trois fois près de son homme sur la pointe des pieds. À quoi bon le réveiller! De toute façon, elle n'avait rien de spécial à lui dire. Sa journée avait été aussi monotone que les autres.

Gérard finit par ouvrir un oeil puis en deux temps, trois mouvements, il était déjà debout. S'adressant à Louise, il lui lança:

-Bon, ça y est! tout est en place. Demain, je vais mettre mon projet en branle. Ça commence à presser, tu sais.

-Écoute Gérard, ce n'est peut-être pas réaliste ton affaire. Je pense que tu es trop... poète.

Gérard s'était tu. Sa propre conjointe ne pouvait tout de même pas éteindre son rêve. Bien oui! Ça marcherait, se disait-il. Louise n'avait tout simplement pas compris.

Gérard voulait relier son village, Saint-Théodore, aux trois autres qui gravitaient autour de son patelin: Pointe d'Épée, Saint-Anathème et Saint-Esprit. Dans chacun d'eux, il raconterait des histoires. Il deviendrait un conteur public.

Il transmettrait les nouvelles du présent et du passé au gré de récits tantôt drôles, tantôt tragiques.

En plus, son projet en cachait un autre. Grâce à ses histoires, il finirait par rallier les habitants des quatre villages qui, depuis des lunes, cultivaient le chauvinisme. Personne ne tiendrait plus le même langage quand il leur faudrait déambuler d'un

endroit à l'autre pour écouter Gérard. Et en plus, la nouvelle finirait par se répandre. Des gens de tous les coins du pays, il en viendrait un de ces jours. On finirait par louer la vision d'avenir de ce poète.

Le lendemain matin, Gérard se présenta chez le maire de Saint-Théodore. Il lui fallait d'abord obtenir quelques appuis moraux; après quoi, tout coulerait comme l'eau sur le dos d'un canard.

-Je compte démarrer un business d'histoires ambulantes, lança Bernard au magistrat. Je souhaite donc obtenir l'aval de ma municipalité.

Au bout d'une quinzaine de minutes, après l'exposé de Gérard, le maire répondit:

-À vrai dire, le conseil s'est donné comme ligne de conduite de ne pas encourager les loisirs ou la culture plus qu'il ne le fait présentement. En plus, votre idée tombe à un très mauvais moment puisque nous envisageons fermer la bibliothèque. Évidemment, nous n'encouragerons pas un projet lié à la littérature. Voyez-vous, nous avons décidé de consacrer une partie plus importante de notre budget à la pose d'asphalte. Pour cette raison, nous devons abolir ou restreindre certains services.

Quelque peu dépité, Gérard quitta le bureau du maire pour se rendre dans les autres municipalités. Sa belle aventure, il la partagerait avec d'autres. Mais au bout de la journée, il était retourné chez lui bredouille.

À Pointe d'Épée, on lui avait rétorqué que la littérature, c'était pour les bourgeois. Dans ce village, toutes les familles étaient issues du milieu ouvrier. Il n'y avait pas d'espoir.

À Sainte-Anathème, le maire s'esclaffa quand il entendit Gérard s'exprimer. Même les enfants ne voulaient plus se faire raconter des histoires aujourd'hui. L'essentiel passait par la télé, les jeux vidéo... Gérard n'était vraiment pas de son temps.

À Saint-Esprit, Gérard avait cru qu'il aurait une oreille plus attentive. Dans ce village, il résidait bien quelques bourgeois et les rues étaient en bon état. À tel point que

l'asphalte reluisait. Mais encore là, il se buta à un mur d'incompréhension. La municipalité devait investir dans la construction d'un nouveau chemin afin de permettre à deux porcheries de s'implanter.

Le soir venu, Gérard n'élabora pas sur son projet quand il fut de retour à son domicile. Il s'installa à son bureau et il se mit à écrire. Il donnait l'impression de mettre la touche finale à son projet. Louise l'observait du coin de l'oeil. Après tout, cette aventure plaisait peut-être aux élus, songea-t-elle.

Après une nuit de sommeil quelque peu perturbée, Gérard se leva et il se pointa devant son garde-robe afin d'y choisir des vêtements dignes d'un homme d'affaires. Une fois ses deux cafés ingurgités, il partit en sifflotant.

Gérard s'en allait à sa Caisse populaire. Chemin faisant, il se disait que les appuis moraux, il pouvait bien s'en passer. Il lui importait surtout d'obtenir la marge de financement nécessaire à la création de son emploi.

-Monsieur le directeur, avança Gérard, je veux me faire conteur d'histoires.

-Vous divaguez, Gérard.

-Peut-être, mais je trouve important d'entretenir le rêve.

-Mon pauvre ami, je dois vous dire que le seul fantasme qu'il convient de nourrir, c'est la capacité de payer. Nous sommes bien d'accord avec les rêves, mais à la condition qu'ils servent à rembourser une auto, une maison... pas du vent.

Gérard retourna à la maison et au fil des mois qui suivirent, il écrivit des tas d'histoires sur les quatre villages. Un jour, il en raconta une à quelques amis et ils furent émerveillés. Tellement que le groupe donna rendez-vous à Gérard la semaine suivante. On voulait entendre d'autres mots, se forger d'autres images.

Le rêve de Gérard commençait à prendre forme. Il était en train de devenir un poète d'affaires.

Lynda Cloutier

SALUT JEFF !

Monsieur Météo l'avait dit à la télé, il y aurait de la pluie, que de la pluie le lendemain ! Jeff s'était levé tôt ce matin-là et avait rempli son sac de toile de vêtements et accessoires qui lui seraient nécessaires pour un voyage de trois jours au vieux camp de famille. Les périodes de mauvais temps lui avaient été assignées par ses frères et sœurs pour qu'il profite du chalet. Pour ceux-ci, ils n'avaient rien à faire de la boue, de l'humidité et des insectes envahisseurs. Jeff avait fait sa toilette pendant que le café infusait et maintenant qu'il en humait l'odeur, il s'approcha du comptoir où il avait préparé un copieux déjeuner. Il éteignit le seul élément qui fonctionnait encore sur le vieux poêle au moment même où le grille-pain projetait les deux tranches calcinées et que le four à micro-ondes annonçait la fin de la cuisson des saucisses. Il prit place sur son tabouret et déposa l'assiette débordante devant lui quand quelqu'un frappa à la porte de l'appartement!

- Qui c'est ça à matin ? Grogna Jeff, mécontent d'une visite à pareille heure !
Non, pas lui encore !

On frappa de nouveau. Cette fois-ci, avec une telle insistance que le bois craqua et s'enfonça dans son cadre. Mieux valait répondre avant que tout le voisinage s'éveille !

- O.k. ça vient! Cria Jeff impatient. Il s'élança vers la porte en se léchant les doigts.

Arrivé, il agrippa la poignée d'une main en poussant le verrou de l'autre et tira le lourd battant à l'aide de tout son corps...

- Ouais, qui est-ce qui est là ? demanda-t-il à travers la moustiquaire...Puis, il aperçu le sourire fendant de Momo, le propriétaire des lieux qui était adossé au chambranle et qui affichait son air dominant...
- Hé Jeff ! J viens chercher mon chèque parce que ça a d l'air que t'es pas trop pressé pour me payer toé? Ben, j'attends !

Jeff sortit sur le balcon en refermant la porte derrière lui.

- Mais j't'ai dit l'proprio, y'a une semaine de ça, que j'avais pas l'argent et qu'ça irait au 15 du mois, tu t'souviens pas ?
- Non, non, ça, c'est le mois passé que tu m'as dit ça! T'es toujours ben pas pour me faire le coup chaque mois! Tu me donnes mon argent tout'd'suite sinon j't'envoye mes chums!...
- Bon... heu... Écoute, j'ai fait une p'tite job c'te semaine pour un d'mes boys pis j'allais justement chercher c'qui me doit... je devrais être rev'nu dans une heure... dans l'plus !
- Hey ! Niaise-moi pas... !
- Ben non, c'est sûr !

Même si son locataire faisait le brave, Momo se disait que c'était juste pour se donner une contenance. Tout le monde craignait le vieux bonhomme qui s'était fait une réputation de dur, surtout quand il avait bu son 26 onces de rhum ou quand il était contrarié. Maurice, surnommé Momo, se la coulait douce depuis qu'il avait pris sa retraite, il y a 12 ans. Ex-employé municipal qui avait travaillé à l'entretien des terrains de la Ville, il ne pouvait se passer de son rhum & coke pour se tenir au chaud l'hiver et se rafraîchir l'été. Maintenant âgé de 66 ans, il glissait des jours heureux en compagnie de son rhum qu'il traînait tout au long de la journée. Quand il faisait beau, Momo restait assis sur son balcon à regarder le monde autour de lui; il ne parlait que si on lui posait des questions et encore, fallait-il qu'il soit intéressé! Mais, quand l'après-midi tirait à sa fin, de même que son flasque de rhum, Momo s'éveillait à la réalité et se mêlait de tout, surtout pour embêter les autres. Sa bouche pâteuse et ses mots agressaient qui les entendait. Quand la noirceur arrivait, Momo se traînait d'un chum à l'autre avant de rentrer à la maison de peine et de misère. Il se laissait tomber sur son lit et s'endormait tout habillé.

Ce matin-là, il avait rendu visite à son locataire à jeun, histoire de garder le contrôle. Il se doutait bien que le jeune ne le paierait pas mais, si c'était vrai qu'il aurait son argent dans une heure, il pouvait bien attendre... Momo retourna donc sur sa galerie et se dit qu'il méritait bien un bon rhum, finalement !

Aussitôt le propriétaire parti, Jeff rentra à l'intérieur et après s'être assuré que le verrou était bien tiré, il courut à sa chambre chausser ses bottes de cow-boy. Il attrapa son gros sac de toile sur son épaule, cala son portefeuille bien rempli dans sa poche et quitta la place en coup de vent. Il dégringola l'escalier en sautant les marches deux à la fois, il poussa la porte et fila à sa camionnette cachée dans la ruelle. À bord de sa vieille guimbarde pleine à craquer, il démarra sans trop de peine et partit aussi vite qu'il le put vers les Laurentides. Il se trouvait gras-dur !



Une bonne affaire! Logé pendant un mois et demi; huit cents piastres de la vente des meubles et autres objets trouvés dans l'appartement, à part ceux que j'ai gardés pour moi... Momo ne pourra pas dire que j'y ai laissé du ménage à faire. Non! Non! La maison est complètement vide!

France Giguère

L'ARBRE DE NOËL

Il était une fois, il n'y a pas si longtemps, dans un pays de neige et de grand vent, un homme fort riche qui cultivait de magnifiques sapins qu'il vendait à gros prix à l'époque de Noël.

Un jour, après une très mauvaise année, qui avait laissé le pays brisé par la guerre et la maladie, il installa ses superbes sapins sur un large espace aménagé à proximité d'une épicerie. Tous les jours, les clients passaient devant son étalage sans même lui jeter un regard. Taciturnes, les yeux baissés, sans éclat, petits et grands déambulaient sans s'attarder, sans se laisser distraire. Les soldats étaient rentrés au foyer, plusieurs blessés dans leur corps et leur âme. Ils n'espéraient plus que la tranquillité, maintenant qu'on avait fait la paix. On essayait d'oublier les pourquoi. On cherchait juste à guérir, à respirer sans que les larmes viennent. Même les animaux avaient perdu leur entrain. Les chiens suivaient leurs maîtres, la tête basse. Les oiseaux de la basse-cour ne caquetaient plus, se contentant de tourner en rond dans leur enclos. Les loups dans la forêt ne se manifestaient plus, ils observaient les hommes devenus si inoffensifs.

L'homme riche était triste. Triste du mal fait à son pays, mais plus encore du chagrin qu'il lisait dans les yeux de ses concitoyens. Il voulut alors poser un tout petit geste, pour donner un peu de bonheur à tous ces gens qu'il voyait passer devant lui, du matin au soir. Ce serait bientôt Noël, et il ne pouvait pas imaginer un Noël sans lumière. Il se glissa entre les rangées de sapins qu'il avait parfaitement alignés avec l'aide de son fils. Poursuivant son inspection, il découvrit un petit sapin, presque minuscule entre les autres arbres si majestueux. On l'avait coupé par erreur, sûrement. Un instant, l'idée lui vint de gronder son fils pour ce mauvais choix, mais les paroles de colère moururent sur ses lèvres. Il regardait le petit sapin, incapable d'en détacher les yeux. Déjà, il l'imaginait, joliment décoré et tout illuminé. Sans plus réfléchir, il porta l'arbre à l'entrée de l'épicerie et le plaça devant une large vitrine, depuis si longtemps laissée couverte de poussière et sans une seule lumière. Il envoya son fils chercher les guirlandes et lumières soigneusement rangées dans une grande boîte de carton déposée en plein

milieu du grenier de leur demeure. Malgré ses mains encombrées, le jeune homme se sentait si léger. Il se mit à sourire et il arriva près de son père en sifflotant l'air de «Mon beau sapin».

Tous les deux, le père et le fils, se mirent au travail et rapidement le petit sapin ploya sous le nombre des décorations. Quel arbre magnifique! Les lumières clignotaient, tantôt rouges, tantôt vertes, tantôt blanches. L'homme riche s'amusait vraiment. Un enfant s'approcha et vint toucher l'arbre. Le fils prit une petite boule rouge, la glissa dans la main de l'enfant qu'il souleva ensuite pour l'aider à accrocher à une branche le précieux objet. L'enfant rayonnait. Il partit aussitôt chercher ses parents pour leur montrer le joli sapin.

À Noël, cette année-là, l'homme riche donna tous les petits sapins de sa récolte. La nuit de Noël fut tout illuminée. Les cœurs aussi. On se surprit à espérer des jours meilleurs.

Quelques jours après Noël, l'homme riche retourna à son point de vente de sapins et curieusement, se rendit compte qu'il n'en restait plus aucun. Et tous les sapins de Noël de la ville étaient pourtant si petits!?!?

Gisèle Allen

LE BON THYM DE L'ÉTÉ

Émile a le pas lent en ce début de journée d'été. Le soleil plane sur le potager gorgé de légumes multicolores et de fines herbes verdoyantes. Les tournesols le ceinturant suivent le soleil comme le nourrisson épie sa mère, tournant, courbant sa tige et sa corolle pour s'abreuver des rayons chauds.

Le dos mitraillé de rayons de soleil, Émile marche sur son ombre qui se couche à ses pieds. L'épice au fuselage fin, le thym, est prêt à être cueilli dans le potager, loin des coteaux arides, des friches ou des montagnes brûlées par le soleil, comme en Provence.

L'homme à la chemise de soie rouge se penche, s'agenouille et effleure de sa paume ouverte les tiges, lianes de sa jungle, et ne peut résister à l'envie de les froisser entre ses doigts, de les porter à sa bouche et délicatement de les mordiller. Une ascension de fraîcheur l'envahit, ses pensées s'enjolivent.

Il palpe et palpe encore l'arbrisseau rampant, ses fleurs roses et ses feuilles petites. Il s'attarde sur leur forme de cône. Ses narines sont prises d'assaut par une odeur boisée tenant un peu du musc, du tanin et même de l'humus de sol nouvellement jardiné. Ses doigts sont imprégnés de cette odeur fine d'iode, de sel, un peu semblable au goût des larmes, d'où est venu sans doute le nom de *larmes de la belle Hélène* (guerre de Troie).

Une odeur fortifiante s'élève comme de l'encens jusqu'à ses narines, Émile ferme légèrement et lentement les yeux, se laisse envahir, pénétrer, posséder par cet arôme particulier et invitant comme l'est la rose. Après une profonde inspiration, ses narines, ses joues, tout son visage replongent dans cet essaim d'odeur florale, de feu débutant, qui tient légèrement du pin et du sapin.

Après avoir passé le revers de sa main sur le dos des tiges, les molécules volatiles sont libérées et offertes à tout venant. La flore des garrigues, la farigoule, la farigoulette fascine, noie, enivre par son odeur de cèdre, un peu camphrée. Cette odeur rappelle le citron et invite les cuistots à l'utiliser dans mille et une recettes. Ce soir, pour son repas, il va ajouter cette herbe magique au fromage de chèvre et à l'huile d'olive.

Il quitte le potager le pied léger, imprégné de l'odeur de cette épice de Provence si suave, si tonifiante. Ragaillardi, quelques herbes à la main, il rentre au logis, son matin fut très beau et au repas une odeur de thym, aérienne, flottera dans ses murs.

Michel Jacques

Vous avez déjà vu les trois statuettes chinoises, l'une d'un vieillard avec une canne à pêche, la seconde avec un énorme ventre et la troisième avec un enfant?... La première symbolisant le temps de relaxer, la santé, la seconde la richesse, l'opulence et la troisième la famille, les descendants... Un jour, mon frère m'a demandé de faire une légende expliquant ces trois statuettes...

SANTÉ, PROSPÉRITÉ ET BONHEUR...

Dans un temps très lointain, le premier jour de la semaine, trois vieux sages venus de l'Orient, vinrent se présenter devant une très jeune et très belle reine en lui déclarant que chacun d'eux avait un cadeau précieux à lui offrir mais qu'elle ne devrait en choisir qu'un seul. Les deux autres vieillards devraient retourner dans leur pays, dès son choix fait.

Le premier lui dit :

-J'ai pour toi un présent unique.

Ne voyant aucun autre objet dans les mains du vieil homme qu'une canne à pêche rudimentaire et très âgée, elle lui dit en riant :

-Ce bout de bois sec?

-Oui, répondit-il, pourtant il n'a aucun pouvoir magique si ce n'est celui de te rappeler de prendre le temps de relaxer, de t'arrêter aux choses simples de la vie et en y songeant, tu le feras et tu profiteras du temps qui passe. Ces moments de simple détente garderont la santé de ton corps et de ton esprit qui t'amènera vers des âges avancés que peu ont atteint. »

Le second vieillard, très corpulent, lui dit en se tenant le ventre :

-J'ai pour toi un cadeau précieux.

Ne voyant rien dans ses mains, elle lui dit en se moquant :

-Que m'offres-tu, ô noble vieillard ? La chair de ton imposante bedaine pour que je puisse la manger?

Il lui répondit :

-Que la reine veuille bien me pardonner, mais je ne puis faire cela. Mon énorme grosseur parle d'elle-même de ma puissante richesse. Mais par mes bons conseils, mon vœu est de te rendre immensément prospère.

Le troisième sage, accompagné d'un bébé marchant à peine, lui dit :

-Moi, je veux t'offrir un cadeau très rare.

-Que me donnes-tu ? lui demanda-t-elle en ricanant. Ce bébé qui sait à peine marcher?

-Oui. » lui dit-il. Oh, il te demandera beaucoup de temps, de patience, de soins et d'amour, mais je te garantis qu'il te les rendra au centuple, dans un seul de ses rires ou de ses baisers et cela autant de fois que tu le voudras. Il te dévoilera le bonheur d'avoir la chose la plus importante sur la terre : avoir quelqu'un qui t'aime et à qui tu peux donner ton amour, avoir une vraie famille.

Alors, les trois vieillards dirent à la jeune reine : « Nous te donnons vingt-quatre heures pour choisir. Demain, nous nous présenterons devant toi et tu nous diras lequel d'entre nous tu gardes à tes côtés. »

Le lundi, la reine leur dit :

-Je ne suis pas arrivée à faire mon choix.

Le vieillard à la canne à pêche lui dit :

-Tu as raison, le choix est difficile.

Elle les pria de lui accorder deux autres jours et ils acquiescèrent à sa demande.

Le mercredi suivant, les trois sages revinrent voir la reine et lui posèrent encore la même question :

-Lequel d'entre nous, gardes-tu?

Elle leur répondit :

-Vous me mettez dans une mauvaise situation. Depuis dimanche, je ne dors plus et ne mange plus car je n'arrive toujours pas à savoir lequel de vous trois me convient le plus. Revenez dans deux jours.

Le vieillard avec l'enfant lui dit :

-Nous comprenons et nous réjouissons de constater que tu ne fais pas un choix impunément, sans prendre le temps de réfléchir à ses conséquences. Nous reviendrons dans deux jours.

Le vendredi, à la même heure, les trois vieillards revinrent faire leur offre à la jeune et très belle reine.

- -Vous m'agacez à la fin! s'écria-t-elle.

Le vieillard obèse lui déclara :

-Je te répète, ô reine, les trois présents rares que nous t'offrons sont le Bonheur, la Santé et la Prospérité. Je te rappelle que nous ne pouvons t'en céder qu'un seul et je sais que ton choix est difficile. Souviens-toi également que la semaine passe et que deux d'entre nous devront repartir avant le prochain dimanche, d'où l'importance de faire ton choix maintenant.

La jeune reine s'enflamma :

-Qui es-tu pour me donner ainsi des ordres?

Elle prit la canne à pêche du premier vieil homme et, de rage, l'enfonça dans la chair dodue et tendre du second vieillard. Le jeune bébé se mit à pleurer et la cruelle reine le chassa en colère.

-Je ne veux pas de pleurnichards dans mon palais! Va t'en ou je te coupe en petits morceaux et je te fais dévorer par mes chiens.

L'enfant s'enfuit de peur et sortit du palais.

-Gardes ! » s'écria encore la reine. Jetez ces trois vieux fous dans un cachot. Lorsque j'aurai besoin d'argent, de bonheur ou de santé, je vous enverrai les quérir. Ainsi, j'aurai les trois présents sans avoir à renoncer à un seul d'entre eux.

Voyant la douleur du vieillard obèse et la peine de celui dont on avait chassé son arrière-arrière-petit-fils, le troisième vieillard ne put que murmurer tristement :

-Tu ne peux pas faire cela. Nous étions venus t'apporter un présent merveilleux et voilà le mal que tu fais.

-Je suis la reine, j'ai TOUS les droits! hurla-t-elle. Au cachot!

Dans la semaine qui suivit, le vieillard dodu mourut avec une partie de la canne à pêche qui traversait son ventre. Puis, le vieillard ayant perdu son arrière-arrière-petit-fils, rendit l'âme de peine et de douleur, pleurant son petit descendant. Enfin, le troisième sage décéda, tenant dans ses vieux doigts noueux un bout de canne à pêche qu'il avait cassé en voulant libérer son vieil ami. La maladie et la cruauté firent enlaidir et vieillir prématurément la méchante reine. Jamais elle ne connut la Prospérité, la Santé ni le Bonheur car la mauvaise reine n'avait jamais possédé la Sagesse.

La morale de cette histoire, c'est que Santé, Bonheur et Prospérité ne peuvent se trouver que dans le chemin de la Sagesse et que l'Égoïsme amène Laideur, Maladie et Cruauté et puisqu'il est toujours hors du chemin de la Sagesse.

Colette Marcoux

PEINTURE DE MA VIE

Ce matin...

Ce matin, j'étais à peindre à l'extérieur lorsque les mots ont surgi! Quelle frénésie! Mes mots sont parfois si imprévisibles, ils se laissent désirer jusqu'au prochain rendez-vous.

Toujours est-il que les mots bondissaient les uns après les autres, tous entremêlés et je fus prise de panique. Calme-toi, semblaient me dire les mots, on fera les phrases plus tard.

Amour faisait concurrence à amitié, c'est certain, mais l'amitié ne le voyait pas de la même manière. Compassion, générosité se disputaient la meilleure place et voilà que tout le vocabulaire se donnait le « mot » pour me compliquer l'existence. Et je peignais...

Soudain... « PRIVILÈGE » se planta devant moi et ne me laissa plus. Ah! Non! Ce mot dont l'orthographe me torture toujours la vie. « PRÉVILÈGE » « PRIVILÈGE » et de nouveau j'aurai besoin de mon fidèle ami des mots, le dictionnaire. Et celui-ci y va de ses précieux conseils. « PRIVILÈGE ». Et je peignais...

Je levai mon regard vers le ciel, il était bleu comme les yeux de mon grand-père. Des nuages comme des petits anges dansaient, poussés par une brise légère. Mais oui, je sais, tout est PRIVILÈGE. Le PRIVILÈGE de voir, d'admirer, de savourer à satiété toutes ces merveilles. Mes yeux se rivèrent à un somptueux saule pleureur, son ombrage me protégeait aujourd'hui. Quel PRIVILÈGE de sentir sa fraîcheur! Oui, « PRIVILÈGE ».

Le PRIVILÈGE d'aimer, d'être aimée, le PRIVILÈGE d'avoir des amis(es), le PRIVILÈGE d'avoir une famille, des enfants, la fortune, mais par-dessus ce PRIVILÈGE convoité mais considéré très souvent comme acquis. Et je peignais...Et le mot « SANTÉ » se grava dans mon cœur et dans tout mon être.

Avec la fleur de la santé, tout est possible. Mais lorsque cette fleur se fane et qu'autour de soi, le vide s'installe, comment redonner à cette fleur la vitalité et les couleurs désirées? C'est alors un PRIVILÈGE de se sentir comprise, de se sentir aimée malgré tout, de se savoir respectée. Petit à petit avec de bons soins, la fleur renaît avec l'espoir d'un nouveau lendemain. C'est un grand « PRIVILÈGE » Et je déposai mon pinceau et une larme, toujours la même, s'incrusta dans le creux de mon œil pour dire merci à ce PRIVILÈGE qu'est la renaissance de cette fleur.

Ce soir, lorsque je fermerai le sceau de peinture et que je dirai bonne nuit à mon pinceau, je penserai que demain, ce sera un PRIVILÈGE de continuer...

« Car espérer c'est continuer de vivre. »

Nouveau matin...

Mes paupières lourdes ne voulaient se soulever mais un magnifique concert s'exécutait près de ma fenêtre et j'avais le doux PRIVILÈGE de le sentir vibrer dans mon cœur. Cette volée d'oiseaux, fidèles au rendez-vous tôt chaque matin depuis le merveilleux mois de mai, me charmaient. Bien sûr, après ce petit concert magique, ces charmeurs reprenaient leur envol. Et je retournai au pays du rêve sachant que bientôt je m'amuserai à donner les mots à mon pinceau...

Après un léger déjeuner, je retournai à ma peinture. Pinceau à la main, sceau de l'autre main, casquette de travers et les couleurs peu à peu qui se dessinaient sur mes vêtements, je reprenais joyeusement le rythme de mon pinceau et mes pensées...

Mais curieusement les mots ne s'affolaient plus et faisaient place au silence. Les mots se laissaient une fois de plus désirer et je ne comprenais pas toujours. Mon cœur était au repos, le temps d'une pause. Mais soudain toujours aussi imprévisible un mot géant se dessina devant moi : MERCI. MERCI pour ma vie, MERCI pour ceux qui m'aiment, MERCI pour ceux qui ne m'aiment pas, pourquoi pas ? MERCI pour le soleil qui luit, MERCI pour la pluie qui donne les couleurs à mes fleurs, MERCI pour ce bonjour, MERCI pour ce sourire. Les MERCIS s'additionnaient, se multipliaient et faisaient pour moi, il me semble, une merveilleuse farandole dans ma tête et dans mon cœur. MERCI se trouvait moins prestigieux que PRIVILÈGE mais les deux superbes mots faisaient maintenant la fête avec mon pinceau. Et mon pinceau valsait au rythme des PRIVILEGES et des MERCIS. La couleur s'étendait sur ce quai de bois et tissait à sa façon une toile magnifique. Bien sûr, ce n'était pas une toile d'un artiste au grand talent, dont j'envie les coups de pinceau, mais le mien savait qu'il avait dessiné des mots avec mon cœur, PRIVILÈGE et MERCI. Car mon secret, mon pinceau le savait bien, il y a quelque temps il n'aurait pu dessiner...PRIVILÈGE-MERCI ont accepté SANTÉ et voilà que la farandole recommence...

Un matin et l'espoir renaît...

Je regarde mon travail. Quelques retouches! Fierté! Larme dans le coin de l'œil PRIVILÈGE, MERCI et SANTÉ.

Je dépose mon pinceau, mon sceau de peinture, je m'assieds, la main appuyée sous le menton et je visualise pour m'amuser un instant, les mots PRIVILÈGE-MERCI-SANTÉ se prendre par la main et retourner dans le gros livre des mots. PRIVILÈGE-MERCI inquiets espèrent ne pas tomber dans le tiroir des oublis et SANTÉ, heureuse d'être de retour, lève son verre à ses trois amis inséparables : VIE-AMOUR-AMITIÉ et cette fois-ci une farandole lumineuse, pleine d'espoir, se dessine dans le ciel de la vie...

« Une peinture n'est jamais tout à fait terminée il y a toujours une retouche à faire comme la toile de la vie »

J'étais sur le point de tout remiser, même mes mots s'apprêtaient à tirer la révérence lorsque soudain « La toile de la vie » s'afficha devant moi comme dans un miroir.

Je fis la moue et j'avouai tout haut : « Je n'ai plus rien à dire. » Et pourtant...plus je fuyais cette courte phrase plus elle revenait me hanter. Même mes mots dans ma tête et dans mon cœur se tenaient au garde-à-vous. Ils me semblaient au-dessus du quai que je venais tout juste de peindre et abdiquaient le droit de se taire. Mais un mot, un seul, se cachait derrière tous les autres. Un mot, qui d'un seul trait peut noircir la plus belle toile de la vie, JALOUSIE. JALOUSIE le savait bien et n'avait osé émettre aucune opinion sachant très bien que ses confrères AMOUR – HARMONIE viendraient au secours de ma toile. Bien sûr, JALOUSIE, de noir avait peint ma toile mais le secours des ses confrères la sauva de justesse et les couleurs s'associèrent aux mots AMOUR-HARMONIE pour refaire la toile de ma vie. Le jaune se précipita et un peu de lumière souleva la peur, le vert accourut pour semer l'espérance au plus vite, le rouge de l'amour affaibli mais toujours présent, le bleu de l'amitié, blessé au creux de sa couleur, repris lentement le dessus et la toile se redessinait...et bientôt on put voir un pâle arc-en-ciel prendre vie et les mots qui désiraient se taire donnaient encore généreusement leur aide à ma toile. Dans mon cœur et dans ma tête, invisiblement, ils dansaient la plus belle danse des mots où aucun mot ne pouvait dorénavant briser ma toile...avec ESPOIR comme complice.

« La vie est une peinture où chaque mot la dessine jour après jours dans le creux du cœur ».

Yolande Saint-Hilaire

TA FOI T'A SAUVÉ !



Un jour, comme cela se produit souvent dans la Beauce, une soudaine crue des eaux mit en péril la vie d'un pauvre petit veau qui s'était vu prendre au piège de la rivière Chaudière.



Son propriétaire ne savait comment faire pour le sortir du pétrin sans mettre sa propre vie en danger. Il sacrait comme une âme perdue en courant le long du cours d'eau pour ne pas perdre de vue son animal.

Il vit alors arriver de nulle part un homme barbu qui , bien qu'inconnu, lui rappelait la représentation que les églises catholiques faisaient de Jésus-Christ.



Le fermier s'adressa à l'homme ainsi :

- Hé là ! Monsieur, pouvez-vous me donner un coup de main ?

Jésus : - Vous m'avez appelé. Je n'ai pu demeurer sensible à tant d'éloquence....
Ainsi je suis venu.

Fermier :- *(Se grattant la tête, perplexe)* Avez-vous idée comment on pourrait faire pour sauver mon petit veau ?

Jésus : - Tu vas marcher sur l'eau , ainsi tu pourras sauver ton petit veau.

Fermier : - Êtes-vous fou? J'ai peur de l'eau depuis toujours. J'prends même pas ma douche par peur de me noyer.

Jésus : - La foi peut soulever des montagnes.

Fermier : - Moi, je voudrais juste qu'elle soulève mon veau de la rivière.

Jésus : - Pourquoi demander à ma foi ce que la vôtre pourrait aussi bien exécuter ?

Fermier : - C'est que mon veau n'en peut plus. Vous l'entendez meugler comme moi. Je soupçonne votre foi ...être beaucoup plus grande et plus efficace que la mienne...

Jésus :- Ne jouez pas avec moi à la fable du renard et du corbeau. Je vous avise tout de suite que la flatterie ne me fera pas échapper un miracle !

Fermier : - On le sait bien... De nos jours, chacun s'occupe de ses petites affaires en se fichant bien des autres. Je n'aurais jamais cru que vous aussi seriez affecté par cette maladie... C'est parce qu'ils vous ont dit « Sauve-toi toi-même » en vous crucifiant que vous vous vengez sur mon veau ?

Jésus : - Quoi ! Vous m'accusez de laisser mourir votre veau par vengeance! Décidément, rien ne changera jamais. L'homme préfère encore charger les autres de ses problèmes que de les régler lui-même.

Fermier : - C'est la deuxième fois que je vois ma petite bête disparaître et revenir à la surface. J'ai bien peur que sa fin soit imminente si vous ne vous décidez pas...

Jésus : - Moi aussi, j'ai la même crainte, mais cependant je l'ai envers votre propre sort...

Fermier : - Quoi ! Il ne manquerait plus rien que cela ! Des menaces! C'est pas parce que vous ressemblez au Christ que j'ai cru un seul instant que vous l'étiez vraiment. Moi, me lancer à l'eau en croyant le premier barbu charismatique venu, non mais...

Soudain, le fermier se sentit soulevé dans les airs et lancé dans l'eau près de son veau.

Il se débattit tant et si bien qu'il réussit à se rapprocher de la rive avec son animal, non sans l'aide d'un tronc d'arbre... miraculeux.

Le Christ s'en retourna auprès de son père en ricanant, il dit au fermier en lui jetant un dernier regard:

-Va, ta foi t'a sauvé !

Renée Guay

UN AN DÉJÀ...

L'année 2006! Plusieurs l'ont traversée tel un cours d'eau paisible, sans grands bouleversements. D'autres en ont gardé un bon ou un mauvais souvenir selon les événements vécus : arrivée d'un nouveau-né dans la famille, diagnostic d'une maladie, perte d'un emploi, d'un être cher et quoi encore?... Personnellement, l'année 2006 fut marquée par la réalisation d'un grand projet : la publication de mon récit autobiographique « *Faites que mes parents meurent* » .

..... Un titre qui en a fait sourciller plus d'un...

..... Une lecture qui en a fasciné plusieurs...

..... Un succès inespéré qui ne m'a pas laissée indifférente.

Écrire sa vie et la publier, c'est ouvrir toutes grandes les portes de sa maison intérieure pour la faire visiter à des parents, des amis, des connaissances, mais aussi à des étrangers. Écrire sa vie, c'est partager des souvenirs plus ou moins pénibles que des décennies n'ont pas réussi à effacer et cela, contre toute espérance.

Écrire sa vie, c'est lever le voile sur des secrets de famille, c'est sortir des *squelettes du placard*, c'est parler honnêtement des personnes qui nous ont marqués. Écrire sa vie, c'est scruter son passé afin de renouer avec des émotions enfouies si profondément, qu'on a peine à les identifier soi-même.

Écrire sa vie et oser la publier, c'est prendre un risque : celui d'être incomprise ou pire encore, d'être jugée. Pas surprenant que pendant les semaines précédant le lancement de mon livre, j'aie ressenti de fortes palpitations, de douloureux tiraillements et même connu plusieurs heures d'insomnie. Mais quand on est rendu si près du but, quand tout retour en arrière s'avère impossible à effectuer, que reste-t-il à faire si ce n'est d'accepter bien humblement de vivre avec les conséquences, quelles qu'elles soient. Par moments, j'avais l'impression que je m'apprêtais à faire mon « *coming out* ».

J'ai même imaginé qu'au cours des semaines suivant le lancement de mon livre, je serais inévitablement propulsée dans le vide et ce, sans filet, ne me doutant pas que des mains tendues sauraient accueillir mon histoire avec tant d'ouverture d'esprit et de générosité.

Écrire ma vie fut une aventure merveilleuse, exigeante certes, mais combien gratifiante. Les mois qui viennent de s'écouler me confirment que j'ai pris la bonne décision en allant au bout de mon projet. Les généreux et nombreux commentaires qui m'ont été adressés tout au cours de l'année, je les ai accueillis comme des marques de reconnaissance, j'irais même jusqu'à dire, comme de doux câlins empreints de tendresse.

L'écriture de mon livre m'aura permis de découvrir qu'on ne guérit jamais totalement d'une enfance qui nous a blessés, écorchés. Le grand défi à relever est celui de trouver les moyens de vivre avec ses souvenirs, si pénibles soient-ils, ce qui est beaucoup plus libérateur que de tenter d'oublier l'inoubliable... Avec le recul du temps, tout aussi surprenant que cela puisse paraître, je peux affirmer : « *Un jour mon cœur a pleuré ce qu'il avait perdu, mais aujourd'hui, mon esprit rit de ce qu'il a trouvé...* »

Madeleine Drouin

SECTION JEUNESSE

Ces textes ont été réalisés par des élèves de 1^{ère} secondaire de l'école polyvalente Benoît-Vachon, sous la supervision de Sherley Simard.

BELLE-MÈRE

Vous rentrâtes, avec l'aide de votre mari, vos objets personnels, renfermés dans de vieilles boîtes de carton ramolli, qui menaçaient de laisser tomber tout leur contenu sur vos pieds fétiches à tout moment. Après avoir rentré la dernière valise, vous fermâtes le coffre de votre auto et vous vous tournâtes vers votre nouvelle maison. Cachée derrière de massifs vieux arbres pourrissant sur place, cette demeure aux allures fantomatiques vous donna d'horribles frissons.

«Héléna!», vous appela Andrew, et vous partîtes le rejoindre en vous demandant pourquoi vous aviez accepté de venir vivre chez votre défunte belle-mère.

Le sourire aux lèvres, Andrew vous répéta à quel point il était heureux que vous ayez accepté de vivre chez sa mère. Vous n'aviez aucune envie de rester dans cette maison, mais devant les beaux yeux de votre blondinet, vous n'aviez pas réussi à refuser la proposition.

De l'extérieur, la demeure semblait hantée, mais à l'intérieur, tout était de grand luxe. Un immense tapis rouge couvrait une partie du plancher du salon. Devant l'extraordinaire divan de cuir, sur une table de verre, le dentier de l'ancienne propriétaire de la maison était déposé. Vous grimaçâtes de dégoût. Un grand escalier de bois menait vers le deuxième étage. Puisque vous ne chauffiez que le premier, votre mari avait barré la porte en haut de l'escalier. Vous vous rappeliez que, derrière cette vieille porte de bois, se trouvait un long couloir et que ce long couloir vous conduisait vers la chambre de votre chère belle-mère. Une semaine avant le mariage, la vieille dame s'était endormie dans cette pièce pour ne plus jamais se réveiller. Bien sûr, il fallait qu'elle nous quitte sept jours avant la cérémonie qui vous avait unie à jamais à votre mari. À cause d'elle, votre mariage avait été retardé d'une semaine.

«Je vais acheter un litre de lait, je reviens.»

La voix de votre mari vous sortit de vos mauvaises pensées. Vous l'embrassâtes avant qu'il ne parte.

Peu de temps après qu'Andrew soit parti, vous commençâtes à ouvrir les boîtes de carton. Vous plongeâtes vos mains dans la première boîte. Vos longs doigts frôlèrent la dentelle du collet de votre robe de mariée. Vous vous relevâtes brusquement. Vous en étiez certaine, vous aviez entendu des pas au deuxième!

Des frissons au dos, vous montâtes le grand escalier et vous vous arrêtâtes à la porte de bois. Vous tapotâtes de votre main tremblante le dessus du cadre de porte. Vous finîtes par attraper un petit objet en or que vous insérâtes dans la serrure. Vous ouvrites la porte débarrée, et vous vous dirigeâtes vers la chambre de votre belle-mère. " Des bruits de pas..." La main sur la poignée de porte, vous prîtes une grande inspiration et vous rentrâtes dans la pièce. Vos yeux s'agrandirent quand vous vîtes une vieille dame portant une resplendissante robe de mariée contempler son reflet dans le miroir. Vous voulûtes crier, mais aucun son ne sortit de votre bouche. La vieille se retourna et vous fit un large sourire. L'expression " sourire de toutes ses dents" ne s'appliquait pas à elle. En chair et en os, votre belle-mère se trouvait juste devant vous.

Fier d'avoir économisé 1,45\$ en achetant deux sacs de lait au lieu d'un, Andrew rentra dans sa maison en sifflotant.

-Héléna?

Aucune réponse. Après avoir rangé les sacs de lait, Andrew vous chercha dans le salon. Personne... Son regard bleu se posa sur une boîte de carton ouverte. Il y plongea ses mains et en ressortit votre robe de mariée... couverte de petites tâches rouges. Un morceau de la dentelle avait été arraché au collet. Il retrouva plus loin le bout de tissu, coincé entre les dents du râtelier posé sur la petite table.

-Maman, soupira Andrew.

Isabelle Couture



MOI, MOI ET MOI SEULE

Je suis la plus superbe des maisons bleues. Je suis une ancienne école de rang et j'aime particulièrement la solitude. Je n'aime pas les propriétaires ambitieux et par-dessus tout, je déteste la présence des hommes, car j'ai une planche contre eux : ils ont un plaisir fou à me déchirer les entrailles en me rénovant. Je me fais vendre très souvent. Cependant, comme j'ai une beauté irrésistible, c'est très facile. Mais par grand malheur, j'ai souvent des chiens dans les fondations qui font tomber mes plans à l'eau. Enfin, comme j'ai une intelligence supérieure, mes combines finissent toujours par marcher un jour ou l'autre.

Je m'arrange souvent pour qu'il arrive malheur à mes propriétaires. Comme mon premier proprio, l'arriviste, qui adorait la rénovation. C'est lui qui a décidé de démolir un de mes murs pour m'agrandir. J'étais très en colère. Alors, un jour, pendant qu'il rénovait, il est tombé... avec mon aide... sur de la mort-aux-rats et il en a respiré. Cette poudre lui est montée au cerveau et il est devenu fou. Pour cela, l'arriviste s'est pendu et sa femme m'a vendue. J'étais au septième ciel. Je pensais que j'aurais la paix, mais je me trompais.

Quelques jours plus tard, un vieux grincheux est venu me visiter et m'acheter. Il a déchiré ma belle robe verte pour construire une piscine. Je ne lui ai pas donné de deuxième chance. Je lui ai coupé ses fils de téléphone. Alors, il a décidé de s'acheter un cellulaire. Mais, cela lui a donné le cancer du cerveau et il est mort, à ma grande joie. Alors, son épouse m'a vendue, comme dans le cas du premier proprio.

Mon troisième propriétaire avait déjà le cancer des poumons avant de venir me voir. Lui aussi, il est mort et sa femme m'a vendue.



Mon quatrième proprio, le perfectionniste, avait un chien. Alors, je n'ai pas pu faire grand-chose. J'ai quand même réussi à lui faire faire une dépression en lui faisant toujours rater ses rénovations. Il a recommencé tellement souvent, qu'il en est devenu malade.

Et maintenant, j'ai des nouveaux propriétaires, les cinquièmes. Je me demande si vous leur souhaitez bonne chance ou, si vous pensez comme moi, que c'est peine perdue?

Camille Thériault-Marois



ATTENTION, TRAVERSE DE VACHES!

C'est sûr que galoper pendant une très belle matinée ensoleillée du mois de juin est très libérateur. Cette journée là, moi, Bella et mes compagnes, tachetées de noir et blanc, étions en pleine action. Deux filles arrivaient dans le champ afin de nous rassembler pour traverser le chemin. Eh oui, les trente-deux, nous étions prêtes à traverser celui-ci, quand nous avons entendu l'ordre de notre propriétaire. Nous avons tout juste entrepris notre traversée lorsque...

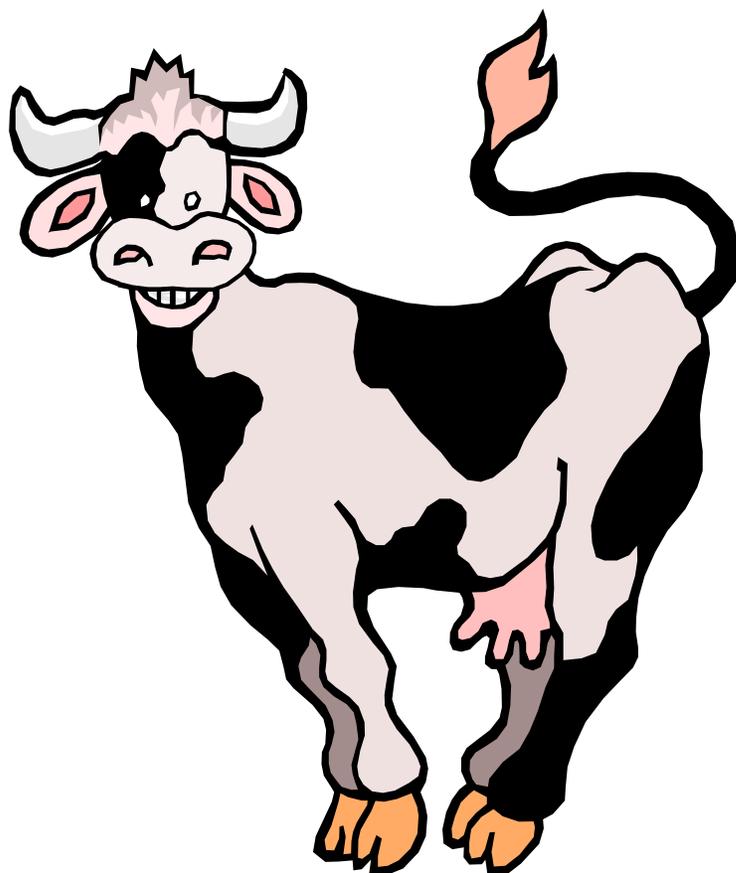
J'aperçus soudainement un camion transportant du gravier foncer sur nous à toute vitesse. Il allait frapper notre troupeau quand un gros «BOUM» se fit entendre. Et je vis, au même instant, quatre de mes compagnes: Gertrude, Emma, Viviane et Coquette tomber par terre.

Sur le coup, moi et mes autres compagnes étions affolées et nous nous sommes mises à courir dans tous les sens. Les deux filles et notre propriétaire réussirent à nous regrouper et nous laissèrent brouter notre festin. Mais nous étions distraites, car nous entendions les quatre pauvres bêtes beugler de souffrance.

Peu après ce temps, j'aperçus deux autos de police arriver. Les policiers examinèrent la situation et ils commencèrent à prendre des notes sur l'accident qui venait de se passer. Un des policiers prit son cellulaire et appela le vétérinaire. Peu après, celui-ci examinait mes quatre compagnes. Il dut leur faire une euthanasie, car aucune d'entre elles ne pouvaient continuer à vivre ainsi. Le soir de l'accident, quand nous allions reprendre notre traversée, nous nous sentîmes très effrayées, car nous avons peur que cette catastrophe se reproduise à nouveau.

Depuis ce temps, nous prêtons une certaine attention lorsque nous traversons le chemin. Mais nous sommes maintenant plus en sécurité, car notre propriétaire a installé des pancartes indiquant une traversée de vaches.

Amélie Rhéaume



LA LÉGENDE DU CHEVAL NOIR

Écoutez l'histoire que je vais vous raconter, elle est si terrifiante qu'elle vous fera dresser les cheveux sur la tête.

Mon grand-père ainsi que mon arrière-grand-père sont nés à l'Islet et c'est de là que vient l'histoire que je vais vous raconter. C'est pendant l'hiver 1768 que cet événement s'est déroulé. Monsieur Panet, notre nouveau curé, voulait construire une nouvelle église. Pour cela, il avait besoin d'un cheval très puissant, mais il savait qu'il n'y en avait pas beaucoup dans le coin. Monsieur le Curé se couchait, comme à tous les soirs, un peu inquiet. Quand, dans un rêve, une femme lui apparut et lui dit : « Je suis Notre-Dame du Bon-Secours. Je t'enverrai un grand étalon noir pour t'aider à construire ton église. N'oublie pas, tu ne dois, sous aucun prétexte, débrider ce cheval. » Cela ne l'inquiéta pas pour autant et il se rendormit.

À son réveil, le lendemain matin, un grand cheval noir était devant sa porte. Sans perdre de temps, il ordonna le début des travaux. Les hommes construisirent un petit chariot pour transporter les pierres. Le premier chargement fut assez gros, mais le cheval le transporta comme si c'était léger comme une plume. Le curé dit : « Vous pouvez mettre une charge plus lourde. » Le cheval membré de fer ne semblait toujours pas avoir de difficulté. Un homme du chantier, nommé Germain à Fabien, dit au curé : « Je peux m'occuper du cheval pendant la durée des travaux. » Le prêtre n'hésita pas une seconde, il savait que Germain à Fabien était un homme bon.

Par un dimanche où le curé et Germain à Fabien étaient partis à un baptême, Rigaud à Baptiste, un fort travailleur, mais un peu entêté, se croyant plus futé que les autres, pensa être capable d'amadouer ce grand cheval.

-Si je suis capable de m'occuper d'une vache à fontaine à lait, de cochons bien dodus et de poules qui pondent des millions d'œufs, je dois bien être capable de m'occuper de cette bête.

Il passa sa main au cou de la bête et essaya de la faire boire, car après toutes ces journées de travail, elle devait bien avoir soif. Mais le cheval refusait de boire. Rigaud à Baptiste se dit : « Je n'ai jamais vu un cheval boire avec une bride. » Il débrida donc le cheval et pouf! Le cheval partit si vite que Rigaud se retrouva les quatre fers en l'air. Le cheval, lui, partit au nord vers le rocher qui surplombe le fleuve.

Le cheval laissa imprimer ses sabots sur cet énorme rocher, avec une croix maudite, et continua sa course jusqu'à ce que la glace se brise et qu'il sombre dans les eaux noires du Fleuve St-Laurent.

Personne ne revit la bête. Toutes les personnes sur place eurent très peur et pensèrent que c'était le cheval du diable. Les générations suivantes ont continué de raconter cette légende qui a terrorisé les citoyens de l'Islet, car pendant plusieurs années, ils n'ont pas voulu retourner près de ce rocher.

Et, encore aujourd'hui, nous pouvons voir les traces de ce cheval maudit.

Raphaël Grenier

LA TRAGÉDIE DE LA CHAPELLE CLICHE.

Nous sommes le 5 mars 1928 à 9 heures du soir, dans le rang St-Étienne Sud. Une famille de onze personnes : un père de famille de 38 ans, une mère de famille de 37 ans, leurs huit enfants et le grand-père paternel dorment dans leur maison chaleureuse. Le père décide de border ses enfants. Il voit leurs beaux visages et voudrait que ce bonheur familial dure longtemps. Il chauffe la fournaise et monte se coucher avec sa femme et son enfant de 19 mois.

Cinq heures plus tard, à deux heures du matin, les parents se réveillent à cause d'une fumée foncée. Ils sentent le danger très présent. Ils se souviennent qu'ils chauffent toujours la fournaise avant de se coucher et qu'elle était parfois défectueuse. Thomas, le père, court à la cave avec sa femme pour vérifier s'il y a un problème grave. L'homme ouvre la porte, un courant d'air fait exploser la flamme à une vitesse inouïe.

Aussitôt, la mère court en haut pour réveiller les enfants. Elle ne savait pas qu'elle ne redescendrait jamais. Le père, sachant que le seul moyen de sauver sa famille est de sauter dans la maison par la fenêtre de la chambre des enfants, ne prend pas le temps de mettre ses souliers et sort pieds nus dans la neige. Ce courageux père trouve une échelle en bois, pas très solide, dans la grange. La neige aux genoux, Thomas Cliche, déterminé à sauver ses enfants, sa femme et son père du brasier, court mettre l'échelle à la fenêtre en question. Il monte rapidement. Il arrive en haut, ouvre la seule issue, mais ne peut pas entrer, car le feu est partout. Il entend des cris de terreur parmi la fumée et le feu. Vu qu'il n'y a pas de pompiers, le père de 38 ans va réveiller les voisins pour faire une chaîne de la rivière jusqu'à sa maison. Cet homme ne se doutait pas que sa famille et son père venaient de mourir dans le désastre.

Les flammes sont vues par les autres citoyens de l'autre côté de la rivière. Et tous, dans la neige, le froid et la nuit, veulent aider la famille Cliche. Mais la maison ainsi que la grange brûlent. Thomas Cliche n'a pu sauver que quelques animaux, rien d'autre.

Le père, seul survivant, fera transporter la chapelle que son père avait construite de l'autre côté de la rue, sur le site de sa maison disparue. Il vendra sa terre, s'achètera une maison au village et demeurera seul le restant de sa vie. Il travaillera comme ouvrier et s'occupera de sa chapelle. Les citoyens resteront marqués par la tragédie autant que ce drame restera dans la tête de Thomas Cliche pour toujours.

Édouard Vachon

PERDUS

La matinée est bien commencée. Nous sommes en 1957, Claude est très pressé d'aller à l'étang, sa sœur Julienne, c'est-à-dire moi-même, lui a promis de l'y emmener. Du haut de ses cinq printemps, le petit blond au visage radieux court comme un lièvre devant sa grande sœur de 13 ans qui le suit de près. L'eau de la mare brille sous les chauds rayons du soleil de juillet tandis que Claude se déshabille en vitesse pour aller patauger avec les grenouilles. Quant à moi, je m'assois dans l'herbe pour lire mon livre favori, prenant bien soin tout de même de garder un œil sur mon frangin.

Après quelques minutes, Diana, sept ans, arrive à son tour. Ses belles boucles brunes tombent en cascade sur ses épaules dénudées. Elle s'empresse d'aller rejoindre mon frère sous mon regard amusé.

Les minutes passent, une vague de fatigue me submerge, je m'étends donc dans l'herbe, laissant peu à peu, sans le vouloir, le sommeil m'engloutir...

«Regarde!» s'exclame Claude en pointant une biche et son faon qui broutent à l'orée de la forêt. Diana et lui sortent en vitesse de l'étang, prenant à peine le temps de se rhabiller, et se mettent à poursuivre les animaux effarouchés qui s'enfuient à toute vitesse. Moi? Je me suis assoupie, je rêve du beau voisin de 15 ans, Henri. Les jeunes entrent dans la forêt et ils s'enfoncent de plus en plus dans les bois. Après quelques minutes de course folle, ils perdent les animaux de vue, Diana s'arrête brusquement, tourne sur elle même un instant et se rend compte de tout.

«Où on est?» gémit Claude, une lueur craintive dans ses grands yeux noisettes.

«On ne doit pas être très loin de l'étang ...». La voix de Diana est mature, malgré ses sept ans, elle s'y connaît en réconfort. La jeune fille prend la main encore humide du jeune garçon dans la sienne et se met à marcher, d'un pas décidé, vers le sens contraire.

D'un coup, je me réveille en sursaut. Ça doit faire près d'une heure que je dors, les petits sont déjà loin, trop loin. Je me rends soudainement compte de la situation, me redressant, je jette un regard paniqué sur l'étang. Envolés! Les larmes me montent aux yeux, je me mets à la recherche de mon frère et de son amie.

«Dit, Di ... Où est-ce qu'on va?» La voix fatiguée de Claude perce le silence. Diana est exaspérée : son jeune ami traîne le pas. Il faut dire que ça fait un peu plus d'une heure qu'ils tournent en rond, il doit être près de midi, leur estomac crie famine, eux qui sont pourtant des enfants de fermiers, de jeunes endurcis habitués à avoir faim.

Une petite voix à l'intérieur de moi me crie de retourner au village sur le champ. Pourtant, je sais très bien que j'aurai une grave punition. J'imagine déjà le regard des autres sur moi : « Cette incompetente qui a perdu deux jeunes enfants dans les bois!» Finalement, prenant mon courage à deux mains, je me décide à courir au village, s'il fallait qu'ils se blessent ...

Le ciel s'assombrit, de gros nuages gris viennent cacher le soleil. Une fine pluie d'été se met à tomber. Le bruissement de l'eau sur les feuilles fait frissonner les deux jeunes qui se serrent un peu plus fort l'un contre l'autre, marchant d'un pas rapide, côte à côte.

Mes pas claquent sur la terre. L'eau glacée glisse sur ma peau et mes cheveux. Je m'imagine les pires situations : dévorés, noyés, foudroyés, fracassés, kidnappés. Vite!

«Regarde!» s'écrit Diana, un grand sourire éclairant instantanément son visage sale. La jeune fille tire Claude par la main jusqu'à un passage de terre battue. Le sentier!

Je trébuche, je tombe dans la boue, le sentier est trop glissant. Je me retrouve sur le derrière, ma robe est tachée, je lève les yeux au ciel. Un rire coquin éclate à ma droite, bientôt suivi d'un autre qui semble très réjoui de ma chute pitoyable. Me retournant rapidement, j'aperçois un petit garçon au visage rayonnant de joie. À ses côtés, une jeune fille aux joues rouges, trempée elle aussi. Je sens mon cœur faire un bond, j'ouvre les bras et pendant que j'éclate de rire, deux enfants humides se réfugient contre moi, salissant de plus belle ma robe de leurs petites mains boueuses.

Roxanne D'Amours

FRANSESCO ET ALEXIO, INONDATION À SAINTE-MARIE !

Il était une fois, dans la petite ville de Sainte-Marie, en 1991 plus précisément, de nombreux habitants qui vivaient tous très heureux près de la rivière Chaudière. En effet, la rivière était très importante aux yeux des Mariverains. À chaque saison, on y organisait plusieurs activités, comme par exemple, en été, nous pouvions faire du canot, de la pêche à la truite ou bien tout simplement relaxer sur les rives de sable chaud. En hiver, nous pouvions patiner, faire de la pêche sur glace ou encore prendre une belle grande marche entre amis.

Un beau matin, lorsque la petite ville de Sainte-Marie se réveilla, tous furent étonnés de voir la rivière. Elle était si haute et l'eau était si sale! Tout le monde se demandait ce qui s'était passé, mais personne ne croyait qu'elle allait déborder. C'est par contre ce qui arriva au beau milieu de l'après-midi, à 14 :28 min et 46 sec. La pire inondation jamais vue au Québec. Cent cinquante maisons furent détruites, une trentaine d'habitants moururent et on compta environ 95 blessés. En plus de tout cela, la pluie continuait de tomber intensément et, malheureusement, une panne d'électricité vint s'ajouter au problème. Le pont était de moins en moins solide, car toute cette pluie mélangée à la glace avait fissuré les fondations. Des hommes et des femmes dévoués essayaient de le réparer, mais cela fut impossible. Il s'écroula finalement au bout de quelques heures.

Et voilà ! La catastrophe ! Fini les gens heureux : à partir de ce moment, plus personne ne voulait s'entraider, plus personne n'osait rire ou du moins s'amuser. Tout était morne et sans vie. Les autorités voulurent donc évacuer toute la ville, mais cela fut impossible, car personne ne pouvait s'y rendre en avion, en raison de la pluie trop intense.

Il fallait encore moins s'y rendre en bateau, car les vagues les plus hautes pouvaient atteindre une hauteur de plus de deux mètres. Pour ces pauvres et malheureux habitants, la seule façon de garder espoir était de se rendre à l'église chaque matin et de prier de toutes leurs forces. Des gens priaient pour que la pluie cesse, d'autres pour que l'électricité revienne et quelques-uns priaient pour retrouver un ami, une sœur, un frère, en être cher...

Au bout de huit jours, la pluie cessa et l'électricité revint enfin. La petite ville revenait enfin à la vie sans pour autant redevenir parfaite. Il fallait encore reconstruire le pont et les maisons, mais le plus important était de redonner aux Mariverains l'amour et la joie de vivre qu'ils avaient laissés derrière eux.

Par un avant-midi sombre et venteux, on remarqua l'arrivée d'un homme assez étrange, vêtu d'un long manteau gris et d'un petit chapeau noir. Il s'arrêta devant l'église et sortit de son manteau un petit micro noir, puis il commença à parler. Tranquillement, les gens commençaient à s'approcher. L'homme se présenta, il se nommait Fransesco Giorgo, il avait 34 ans et venait de France. Ayant été prévenu de l'inondation, il avait décidé de rendre visite à son frère. Fransesco raconta à son frère et à tous ses auditeurs qu'il avait terminé son stage d'ouvrier et proposa de s'installer un an à Sainte-Marie afin de les aider à reconstruire tout ce qui avait été démoli par la rivière Chaudière. Tous les villageois acceptèrent, heureux et confiants. Finalement, tout fut réparé et les gens vécurent heureux pour le reste de leurs jours.

Mélina Guay

LA MADONE

Depuis que je vis ici, à Sainte-Marie, j'ai remarqué que les soirs de pleine lune, où les nuages laissent entrevoir les astres lumineux qui tapissent le ciel, une jeune femme, entièrement vêtue de blanc, et dont je n'ai jamais aperçu le visage, apparaît devant chez moi. Elle est éclairée d'une chandelle. Je crois qu'elle se rend à la chapelle, mais je n'ai aucune idée de ce qu'elle y fait ni même d'où elle vient. J'ai fait part de mes visions à quelques-unes de mes amies. Peu de temps après, toute la population a été mise au courant de ce phénomène étrange. J'ai entendu dire que les gens qui vivent près de chez moi ont aussi vu la même dame. J'en ai discuté avec quelques habitants. Ceux-ci m'ont fait entendre leurs points de vue, tous différents. Certains vont même jusqu'à croire qu'il s'agit d'un fantôme... Cette apparition soudaine perturbe la vie de tout le monde dans la petite ville qu'est Sainte-Marie dans les années 1800, surtout ceux qui demeurent près du manoir Taschereau...

Depuis, je ne pense qu'à ça, je tente de l'oublier, mais en vain...

Je suis la mère de deux adorables enfants. Par contre, mon cher mari est décédé, le pauvre est mort noyé dans la rivière Chaudière, alors qu'il flottait fièrement sur le radeau qu'il venait de construire pour aller à la pêche...

L'autre soir mes deux petits chéris sont allés jouer dehors. Je leur ai fait promettre de rester devant la maison de sorte que je puisse jeter un coup d'œil de temps à autre. Josée, ma fillette adorée, est âgée de cinq ans, tandis que Robert, mon petit garçon, en a dix. Les deux gamins s'amusaient à courir de tous bords, tous côtés... Tout à coup, j'ai entendu un cri strident! Je m'empresse de sortir voir si tout va bien, quand Robert arrive en courant et me saute dans les bras en me répétant qu'il ne trouve plus sa petite sœur. La panique s'empare de moi, mon souffle s'accélère, mon cœur bat à toute allure!... Soudain, j'entends une faible voix qui appelle à l'aide. Je me précipite dans la direction d'où proviennent les appels au secours pour y découvrir un trou. Tout au fond,

j'aperçois ma petite Josée qui sanglote, la pauvre est terrorisée et s'est éraflé la jambe. Je n'arrive pas à la sortir de là, c'est bien trop profond. Je vais frapper à la porte de la maison la plus proche pour avoir de l'aide. La dame qui me répond me tend rapidement une longue corde. Sans prendre le temps de la remercier, je cours à une vitesse folle jusqu'au trou. Je lance une extrémité de la corde à Josée. Elle la saisit de ses petites mains fragiles, tandis que je tire de toutes mes forces pour la sauver. Ce sauvetage est suivi de retrouvailles débordantes d'amour.

Ce soir, c'est la pleine lune et je suis décidée à résoudre le mystère de la madone. Je m'assoie sur le balcon pour l'observer, je ne bougerai pas de là tant que je ne l'aurai pas vue. J'attendrai tout le temps qu'il faudra.

Le temps passe et je ne l'aperçois toujours pas. Mes paupières deviennent lourdes et se ferment toutes seules. Je sens la fatigue monter en moi. Et me voilà partie dans les bras de Morphée. Je fais un rêve étrange... Je vois une jeune femme au visage voilé. Elle est vêtue d'une longue robe blanche frôlant le sol. Elle semble sortir du trou! Ce trou, je n'arrive pas encore à comprendre pourquoi je ne l'ai pas vu plus tôt... Elle se dirige vers la chapelle, toujours avec une chandelle comme seule source de lumière... Je vais devenir folle si je continue à penser à ça! «Maman, maman...», me dit une petite voix familière, tout en me tirant sur le bras de ses petites mains moites pour me réveiller. «Qu'y a-t-il ma princesse?» demandais-je. «Je n'arrive pas à dormir, maman, raconte-moi une histoire.» «Pas maintenant, Josée, il se fait tard. Remonte dans ta chambre, ferme les yeux, et pense à ce que tu feras demain, tu vas voir, le sommeil viendra. Bonne nuit, mon ange, fais de beaux rêves...»

Le lendemain, Robert et Josée vont chez des amis, j'en profite pour mener ma petite enquête et en savoir davantage sur cette femme mystérieuse... Je prends une échelle et je descends à l'intérieur du trou. C'est l'obscurité totale, j'allume une bougie. Une odeur épouvantable hante les lieux. Je me rends compte qu'il s'agit d'un tunnel. Plus j'avance, plus l'odeur répugnante envahit l'espace. Tout à coup, je marche dans une substance liquide, ce qui me fait sursauter. Je reste immobile un instant, puis regarde le

sol. J'en ai la chair de poule et des frissons dans le dos, j'ai les pieds au beau milieu d'une flaque de sang. Je lève la tête, j'aperçois un corps suspendu au-dessus de moi. Il porte des marques de violence, on dirait qu'il a été poignardé. J'ai le pressentiment que je devrais appeler la police sans plus attendre, mais mes jambes refusent de faire demi-tour. Je continue tout en jetant régulièrement un coup d'œil derrière moi. Soudain, je vois des ombres inquiétantes qui s'étaient sur les parois du tunnel. Je m'aperçois qu'il s'agit d'autres personnes mortes étendues un peu partout, sur les murs, au plafond... C'est dégoûtant! Je m'enfuis le plus rapidement que mes jambes, devenues toutes molles, me le permettent. Je souhaite quitter cet endroit de malheur le plus vite possible. Je cours sans arrêt jusqu'à l'autre extrémité du tunnel.

J'arrive enfin, mais en fait où suis-je? J'entends des pas, quelqu'un approche. Une voix de femme se fait entendre. «Je suis la meilleure!...» qu'elle ne cesse de répéter. Je m'empresse d'éteindre ma chandelle pour ne pas être repérée. Je mets une main devant ma bouche pour ne pas hurler. «C'est elle, c'est la madone !...» songeais-je. Elle tient un fanal qui illumine légèrement la pièce, on est dans le manoir!... Oh non! Que dirait le seigneur Taschereau s'il me voyait chez lui. Je dois m'en aller, je n'ai plus rien à faire ici... Mais d'un autre côté, je n'ai pas encore découvert l'identité de la dame blanche... Une chose est sûre, c'est que c'est elle qui a commis tous ces crimes, sa robe blanche est maintenant recouverte du sang de ses victimes... Raison de plus pour quitter ce lieu, et si elle me voyait, peut-être me réserve-t-elle le même sort! Je suis prise au piège entre ce tunnel qui sert de cimetière à de nombreux pauvres innocents, dans lequel je n'ai aucune envie de passer une seconde de plus, et cette femme ignoble qui risque de me tuer si elle me surprend à l'espionner; car cachée derrière un meuble, je ne suis pas à l'abri de bien des dangers.

Elle continue de se parler à elle-même : «Maintenant que je vous ai tous tués, la fortune et le manoir sont à moi! Il n'y a surtout pas de danger que ça se sache, car j'ai aussi assassiné tous les curieux et les fouineurs qui ont osé mettre leur nez dans mes plans si biens réfléchis», dit-elle en faisant les cent pas dans la pièce, comme si elle savait que je l'observais. Elle poursuit : «Je ne me contenterai pas de mon poste de bonne de

maison quand je peux avoir bien mieux. À présent, tout le monde exécutera mes ordres, ils feront tout ce que je leur demanderai, car désormais, c'est moi qui ai tout le pouvoir!» Terrorisée à l'idée de recevoir le même châtiment que les autres, je prends mes jambes à mon cou et passe par la seule issue, le tunnel, malgré le fait que je n'ai aucune envie d'y pénétrer à nouveau. C'est une chance, il me reste de quoi allumer ma chandelle. J'entends des bruits, je crois qu'elle m'a suivie, elle a dû m'entendre lorsque que je me suis mise à courir. Je vois enfin la lumière du jour, je vais me cacher dans le boisé situé derrière la chapelle. C'est là que je comprends ce qu'elle y faisait : une panoplie d'armes de toutes sortes est étalée sur le sol. Des éclairs déchirent le ciel et de puissants coups de tonnerre résonnent. Heureusement, personne ne me suivait, ce n'était que l'orage que j'entendais. J'aperçois Robert et Josée qui arrivent en courant, ils ont décidé de rentrer plus tôt en raison de la forte pluie. Je leur demande de rester sagement à la maison pendant que je me rends au poste de police pour dénoncer cette meurtrière. Je ne veux surtout pas qu'ils soient au courant de cette histoire, cela les traumatiserait et leur ferait faire des cauchemars durant des mois...

Quelques jours plus tard, j'apprends que tous ces pauvres gens ont été enterrés comme il se doit. De plus, cette monstrueuse femme devra subir de très importantes conséquences à cause des graves et impardonnables gestes qu'elle a posés, c'est-à-dire avoir tué un si grand nombre de personnes...

Depuis ces évènements, tout est redevenu bien tranquille à Sainte-Marie. Quant à moi, je mène présentement une belle vie paisible avec mes deux enfants.

Rebecca Vachon

FRAYEUR DANS LA NOIRCEUR

Il y a de cela environ cent ans, la lumière artificielle n'existait pas...Les clairs de lune étaient plus beaux que jamais, les étoiles semblaient être une source de clarté infinie. À cette époque, les familles étaient nombreuses et rares étaient celles qui ne possédaient pas de terre... Les hommes s'occupaient de leurs bêtes. Les enfants devaient passer des journées à s'amuser, sans télévision ni ordinateur...Ce qui serait impossible aujourd'hui... Il n'était pourtant pas difficile pour eux d'occuper leur temps puisque cette famille comptait six enfants.

L'histoire se déroule sur une petite terre, le premier décembre 1907...La nuit tombait déjà lorsque la petite famille mangeait autour d'une petite table ronde. Alfred, le père, demanda aux enfants de desservir la table puis d'aller se coucher. Les enfants obéirent sans trop rechigner, puis allèrent au lit. Ida demanda à son mari s'il avait nourri son cheval. L'air absent, l'homme regardait par la fenêtre. Elle lui répéta la question, en mettant sa main sur son épaule. Toujours perdu dans ses pensées, il lui répondit qu'il y allait. Alfred n'avait pas l'habitude de sortir à la noirceur...

Lorsqu'il entra dans l'écurie, un noir d'encre l'accueillit. La lueur de la lune n'y entrait plus passé huit heures. Par chance, le cheval affamé se trouvait près de la porte. Alfred trouva la petite pelle, à tâtons, sur le sol. En se relevant, il aperçut une délicate silhouette à sa gauche. Sans trop se poser de question, le père de famille se pencha pour ramasser la moulée dans la pelle. À ce moment, une corde se glissa autour de son cou ! Alfred, croyant être victime d'une tentative de meurtre, courut jusqu'à sa maison.

Il passa la nuit sur le balcon, attendant son agresseur. Le matin venu, la bête affamée se faisait entendre de la maison. Après qu'Alfred eut tout raconté à Ida et à ses enfants, ils voulurent l'accompagner. Ida, elle, resta dans la maison. En entrant dans l'écurie, l'homme tomba à genoux et se mit à rire. Les enfants, croyant leur père fou, regardèrent autour d'eux. Après avoir compris, ils l'imitèrent.

En effet, la corde qui s'était glissée autour du cou d'Alfred était celle d'une balançoire, celle que les enfants avaient construite, la veille, pour passer le temps. La banale petite histoire se raconta de père en fils et en fit rire plus d'un...

Ariane Larose